



Accademia Ambrosiana
Africana Ambrosiana

5

ACCADEMIA AMBROSIANA

Africana Ambrosiana

**AFRICA IN THE WORLD,
THE WORLD IN AFRICA**

**L'AFRICA NEL MONDO,
IL MONDO IN AFRICA**

edited by / a cura di
Alessandro Gori, Fabio Viti

BIBLIOTECA AMBROSIANA
CENTRO AMBROSIANO

ISSN 2533-1809 ISBN 978-88-6894-545-9

La collana «Africana Ambrosiana» è in distribuzione presso l'Editore ITL. Per l'acquisto di singoli volumi e la sottoscrizione di un ordine continuativo rivolgersi al medesimo.

Comitato scientifico: Paola Buzi
 Sandra Elaine Greene
 Philippe Luisier
 Harry Stroomer

Direttore: Francesco Braschi

Redazione: Sergio Reseghetti

Impaginazione e grafica: Anna Marzi

Questa collana si avvale del sistema di revisione in forma anonima da parte di specialisti.

© 2022

Biblioteca Ambrosiana

20123 Milano (Italy) – Piazza Pio XI, 2

Proprietà letteraria e artistica riservata

ITL srl

20124 Milano – Via Antonio da Recanate, 1

tel. 02/6713161

e-mail: libri@chiesadimilano.it

www.itl-libri.com

CONTENTS

FRANCESCO BRASCHI	
<i>Prefazione</i>	VII
ALESSANDRO GORI – FABIO VITI	
<i>Introduction</i>	IX
HARRY STROOMER	
<i>In Memoriam: Karl-Gottfried Prasse (1929-2018)</i>	XIII

AFRICA IN THE WORLD, THE WORLD IN AFRICA L'AFRICA NEL MONDO, IL MONDO IN AFRICA

ÉLOI FICQUET	
<i>Many Worlds in a Cup: Identity Transactions in the Legend of Coffee Origins</i>	3
DENIS NOSNITSIN	
<i>An Ancient Ethiopic Treatise on Computus and Chronology: A Preliminary Evaluation</i>	41
ANDREU MARTÍNEZ D'ALÒS-MONER	
<i>Il desiderio di un'Africa imperiale. Gondar nell'esplorazione e nella colonizzazione italiana</i>	71
FEDERICO CONTARDI	
<i>Égypte ancienne et afrocentrisme</i>	95
ANGELO COLONNA	
<i>Un egiziano nel Paese di Retjenu. Geografia e percorsi identitari nel Racconto di Sinuhe tra spazi reali e letterari</i>	109
PATRIZIA PIACENTINI	
<i>L'Egitto dei 'non-egittologi' tra Ottocento e Novecento: fotografie, diari e racconti</i>	133
MANSOUR GHAKI	
<i>Langue et écriture libyco-berbères : Extension géographique et évolution historique</i>	151

PAUL M. LOVE JR.	
<i>The Copyist, the Printer, and the Charlatan: At the Intersections of Manuscripts, Colonialism, and Ibādī Muslim Communities in Late-Ottoman Cairo</i>	173
FRANCESCA BELLINO	
<i>Legendary Mağāzī Literature in Africa. Repertoires in Contact</i>	187
ANNA SEIDERER	
<i>Images fantômes. Anamnèse coloniale</i>	217
GAETANO CIARCIA	
<i>La mémoire instituée contemporaine de la traite négrière transatlantique</i>	237
ANDREA BRIGAGLIA	
<i>Note di viaggio della qaṣīda nel Sudan Centrale (Greater Lake Chad Basin)</i>	249
SHAMIL JEPPIE	
<i>W. E. B. Du Bois and the Study of African History</i>	275
<i>Abstracts</i>	287
<i>Elenco degli accademici e organi direttivi, Classe di Studi Africani</i>	293
<i>Index of names</i>	295

ÉGYPTE ANCIENNE ET AFROCENTRISME

INTRODUCTION

Le sujet de la conférence internationale “Africa in the World, the World in Africa”, organisée par l’Accademia Ambrosiana, s’inscrit en droite ligne du débat sur l’afrocentrisme. Ce mouvement de pensée entend redéfinir les équilibres entre l’Afrique et l’Occident en termes d’influences culturelles, de progrès technologiques, etc. Le paradigme afrocentriste vise à redonner dignité aux cultures de ce continent, en se réclamant d’une identité africaine qui a fortement contribué à l’histoire mondiale. L’afrocentrisme est né en réponse aux sentiments des Africains, surtout des communautés établies en Occident, vis-à-vis des conséquences de l’expérience dramatique de l’esclavage et du colonialisme. Ces deux phénomènes spoliatifs sont la conséquence d’un préjugé remontant bien avant l’époque moderne et considérant l’Afrique noire comme un continent habité par des populations ‘primitives’ dans divers domaines : technologique, social, culturel, religieux, etc. Les foyers dans lesquels fleurit ce mouvement de pensée sont les pays occidentaux, en particulier les États-Unis puis la France et ses départements et territoires d’outre-mer, où résident d’importantes communautés d’origine africaine plus ou moins anciennes.

Dans cette réflexion, promue notamment par des personnalités intellectuelles telles que William Edward Burghardt Du Bois (1947), George Granville Monah James (1954), Cheikh Anta Diop (1954), l’étude des anciennes civilisations africaines était tributaire de l’opinion selon laquelle elles possédaient une valeur culturelle bien supérieure à celle des civilisations occidentales. Comme on peut bien l’imaginer, une place prépondérante a été réservée à la civilisation pharaonique qui, dès la fin du IV^e millénaire, était organisée en un système étatique complexe, caractérisé par un formidable développement culturel : l’invention de l’écriture, les œuvres architectoniques, la pensée religieuse et la littérature en étaient les expressions les plus évidentes. La civilisation des anciens Égyptiens aurait été la preuve patente de la supériorité de l’Afrique sur l’Occident, en particulier sur les civilisations grecques et romaines entrées dans l’histoire beaucoup plus tard (James 1954 ; Bernal 1987, 1991, 2006). La civilisation égyptienne était donc considérée comme une véritable civilisation panafri-

caine qui avait influencé directement toutes les autres cultures africaines, y compris celles du Sénégal, du Niger et du Nigeria (Diop 1987 ; Lam 1991 ; Folorunso 2003)¹, très éloignées géographiquement de l'Égypte.

Certes, ces affirmations se fondent partiellement sur des faits historiques réels. En effet, au premier millénaire av. notre ère, la civilisation napatéenne située dans la partie septentrionale de l'actuel Soudan, entre la II^e et la IV^e cataracte du Nil, avait été influencée profondément par la culture pharaonique avec laquelle elle se trouvait en étroit contact.

Les intellectuels afrocentriques perçoivent la discipline égyptologique comme un produit de la civilisation occidentale et donc déformée par tous ses préjugés sur l'Afrique. D'où la nécessité de fonder de nouvelles approches égyptologiques, basées sur une autodétermination épistémologique. Pour se différencier de l'égyptologie traditionnelle, certains chercheurs utilisent également une série des néologismes calqués sur l'ancienne racine égyptienne *kemet* qui désignait l'Égypte elle-même. 'Kemetology' se substitue à 'Egyptology', 'Kemetian' est utilisé au lieu de 'Egyptian' (la langue égyptienne)².

Il faut reconnaître qu'une partie de ces critiques sont parfois fondées. Il suffit de lire certains ouvrages, écrits même par d'éminents égyptologues du début du XX^e siècle, pour se rendre compte de leur attitude parfois méprisante envers certaines expressions culturelles égyptiennes, notamment dans le domaine de la religion et du culte des animaux. Certes ces expressions ont été le reflet d'une attitude culturelle typique de l'esprit positiviste du XIX^e siècle.

La sous-catégorie de l'afrocentrisme qui entend étudier la relation entre la civilisation égyptienne et le monde africain est connue sous le nom anglophone de "Nile-Valley Afrocentrism" (Adams 1993 : 42) et se fonde sur les points suivants : 1) la première civilisation mondiale a pris place en Égypte ; 2) la civilisation égyptienne est une civilisation africaine et donc noire, un fait délibérément mis sous silence par l'égyptologie traditionnelle ; 3) la civilisation égyptienne était beaucoup plus avancée que ce que les égyptologues occidentaux le laissent croire ; 4) le rayonnement de la civilisation égyptienne s'est étendu sur la totalité du continent noir, on en retrouve des traces dans l'Afrique contemporaine, soit au niveau linguistique, soit au niveau de certaines pratiques religieuses ; 5) l'Égypte an-

¹ Pour une approche critique des positions de Diop relatives aux influences égyptiennes sur le reste de l'Afrique, cf. MacDonald 2003, et relatives aux influences linguistiques, cf. Tourneux 2010.

² Pour une bonne introduction sur les critiques afrocentristes à l'égard de l'égyptologie, cf. Roth 1995 et 2001.

cienne est la source première des civilisations grecques et romaines qui ont émergées ultérieurement, la philosophie grecque est elle-même en réalité d'origine égyptienne ; ce dernier point est le sujet principal des ouvrages de George Granville Monah James (1954) et de Martin Bernal (1987, 1991 et 2006), auteur qui a eu un vaste écho³.

Il serait trompeur de croire que le paradigme afrocentriste fait consensus chez tous les intellectuels africains ou afro-américains. L'œuvre de Clarence E. Walker (2001) déconstruit justement cette conception théorique, analysant le phénomène et le contexte historique et social qui l'ont produite. L'auteur noir américain présente une critique précautionneuse et fondée des arguments essentiels qui la constituent.

Après cette brève mise en contexte, j'entends apporter une petite contribution afin d'établir dans quelle mesure on peut considérer la civilisation égyptienne comme africaine, ceci en abordant les trois points suivants : 1) les origines de la civilisation égyptienne ; 2) les relations entre la langue égyptienne avec les langues voisines ; 3) la perception que les Égyptiens avaient d'eux-mêmes et de l'altérité.

1. LES ORIGINES DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE ET DE SA LANGUE

Une bonne synthèse sur l'état des connaissances de l'égyptologie à ses débuts, concernant la question des origines de la civilisation égyptienne et de sa langue, est proposée dans l'introduction de l'ouvrage d'Adolf Erman, *Die ägyptische Religion*, paru à Berlin en 1909 (Erman 1909 : 1) :

En un temps qui se perd dans les brumes du passé, le plus lointain, un peuple africain vient de s'établir dans l'étroite vallée du bas Nil ; il mena ses bœufs dans la marche du delta et il cultiva ses orges sur les champs du haut pays. Plus tôt que d'autres peuples, il parvint, dans cette paisible activité, à un haut degré de culture. Lorsque plus tard les bédouins affamés du désert syro-arabe conquièrent le pays, le peuple égyptien perdit il est vrai sa langue mais non sa culture et il se forma un peuple mixte qui n'abandonna rien de son ancien caractère ; il en advint une situation analogue à celle que nous offre aujourd'hui l'Égypte moderne.

Selon cette vision, la civilisation égyptienne serait le résultat du mélange entre deux peuples : un peuple local-africain qui a donné l'ensemble des valeurs culturelles et un peuple nomade du désert syro-arabe qui a donné la langue. Cette interprétation venait d'un constat : la langue égyptienne

³ Pour des approches critiques à l'égard des méthodologies de Bernal, cf. Cartledge 2010.

montre certains traits linguistiques propres aux langues sémitiques, tandis que la totalité de sa culture ne peut s'inscrire dans ce domaine culturel là.

Les recherches les plus récentes ont montré une situation bien plus complexe et nuancée. L'idée d'une invasion massive de populations nomades reflète une interprétation des phénomènes historiques en faveur au XIX^e siècle, mais qui, de nos jours, a été totalement abandonnée.

La naissance de la civilisation égyptienne semble résulter d'un processus spontané autour de la moitié du IV^e millénaire, mais qui en réalité repose sur une évolution beaucoup plus longue et moins linéaire (Cervelló Autuori 1996). On peut résumer le phénomène en disant que la zone de la Moyenne Égypte a vu converger, à la fin du V^e millénaire, des éléments culturels multiples, a su les absorber et, à partir d'eux, inventer une civilisation originale. Tous ces éléments appartiennent à un horizon culturel africain qui, à son tour, s'insère dans un cadre plus vaste d'interactions englobant la zone géographique du Levant, c'est-à-dire du Proche Orient. La civilisation égyptienne résulte de la fusion de plusieurs cultures qui pendant les millénaires préhistoriques se sont diffusées dans un large espace africain mais aussi en partie proche oriental, tout cela à l'intérieur de son berceau africain (Caneva 2005 ; Midant-Reynes 2010).

La situation linguistique de l'égyptien reflète d'un côté la position charnière de la vallée du Nil, entre l'Afrique et le Levant. L'égyptien n'est donc pas une langue isolée. Elle appartient à un phylum des langues appelé afro-asiatique (anciennement chamito-sémitique). Cependant, s'il existe une unité linguistique sémitique, on ne peut pas reconnaître de la même façon une unité africaine. Par groupe chamitique, on entend des sous-familles linguistiques tels que le berbère, les langues couchitiques, omotiques et les langues tchadiques. Il s'agit des langues parlées en Afrique septentrionale et orientale.

Nos connaissances sur l'origine du phylum afro-asiatique demeurent encore incertaines. Par ailleurs, il n'est pas évident de distinguer entre un substrat commun et les différentes langues et influences linguistiques (Vernus 2010 : 196-197).

Jusqu'ici, il s'est agi de réalités culturelles plastiques, c'est-à-dire en transformation. Elles ne possédaient pas les moyens pour pouvoir se définir elles-mêmes, pour pouvoir écrire leur propre histoire. La formation d'une organisation étatique avec tous ses apports, en premier lieu l'invention de l'écriture, a déterminé la cristallisation de cette plasticité culturelle et la création d'une identité qui peut alors être définie, à juste titre, comme égyptienne (Contardi 2016).

2. LA VISION QUE LES ÉGYPTIENS AVAIENT D'EUX-MÊMES ET DE L'ALTÉRITÉ

Les questions que l'on souhaite aborder à présent sont les suivantes : quelle était la perception que les Égyptiens avaient d'eux-mêmes et des populations étrangères ? Puis, se percevait-elle africaine ?

La documentation pharaonique, tout au long de son histoire, nous a livré de nombreux témoignages qui se réfèrent aux rapports entre l'Égypte et les populations voisines, en tout premier lieu celles d'Afrique. On songe notamment aux textes biographiques des hauts fonctionnaires envoyés par le roi en expéditions commerciales ou militaires, ou encore à la représentation de certaines populations africaines qui apportent leurs tributs aux autorités égyptiennes. Bien qu'il soit possible de multiplier les exemples, je me limiterais à en donner deux qui témoignent bien de la vision de l'étranger exprimée par l'idéologie pharaonique : un exemple sera extrait d'un texte mythologique, l'autre d'un texte funéraire royal.

Le premier texte est gravé dans le temple du dieu Horus à Edfou (Fig. 1 ; Edfou XIII, pl. DXXXIV-DXXXV). Il date de la fin du II^e siècle av. notre ère (règne de Ptolémée IX), c'est-à-dire une période pendant laquelle l'Égypte était gouvernée par la dynastie macédonienne, héritière d'une partie de l'empire d'Alexandre le Grand (Egberts 1987 : 60). Le texte explique une scène située à sa droite, où le pharaon, debout, est en train d'accomplir une offrande liquide pour le dieu Râ-Horakhty à tête de faucon, ainsi qu'à trois autres divinités placées derrière lui : Horus d'Edfou, également à tête de faucon, la déesse Hathor et leur fils Harsomtous.

Cette scène se réfère à la 'grande offrande de Râ', une importante cérémonie qui se déroulait pendant trois jours, du 25 au 27 du mois de Tybi (premier mois de la saison *peret*). La longue inscription explique l'origine du rite le plus caractéristique de cette fête, à savoir l'offrande à Horus d'une



Fig. 1 – Temple d'Édfou, mur d'enceinte, face interne, mur ouest, 2^e registre (Edfou XIII : pl. DXXXIV-DXXXV)

grappe de raisin rouge pressée dans une coupe à moitié remplie d'eau. Ce breuvage symbolisait le sang des ennemis du dieu Râ, répandu par Horus dans l'eau de la branche du Nil qui passait le long du terrain sacré du temple d'Edfou. Le titre de la scène est "Mettre le raisin dans l'eau". Le roi accomplit la libation. "Dire : je bois le jus et je mâche le raisin, ô Horus d'Edfou ! C'est un délice pour le gosier, en vérité. Le Mauvais n'est plus : il est détruit. Le Mauvais n'est plus : il est anéanti". Ensuite, selon le rituel, le roi versait le breuvage dans un autel à libation placé devant les offrandes rassemblées. Le texte qui suit explique les circonstances mythiques à l'origine de la fondation de ces offrandes (Edfou VI : 133, 9-134, 1 ; Kurth 2014 : 225) :

[...] *wnn R'-Hr-3h̄ty [šmsw]z̄f m-h̄t̄z̄f hr r̄sy n W̄t̄st-Hr hr-s̄z sm̄z sb̄jw h̄ftyw m t̄z pn R'-Hr-3h̄ty d̄d̄z̄f jr sb̄jw h̄zkw-jb nt m t̄z d̄r̄z̄f m d̄db wdj jm̄zsn r r̄sy h̄pr K̄z̄š pw wdj jm̄zsn r m̄h̄ty h̄pr 'z̄mw pw wdj jm̄zsn <r> jm̄nt h̄pr T̄m̄h̄w pw wdj jm̄zsn r j̄z̄bt̄t h̄pr Š̄z̄sw pw [...]*

[...] Râ-Horakhthy était avec son entourage divin au sud du Trône-d'Horus (expression qui désigne le temple d'Edfou), après la mise à mort des ennemis et des rebelles qui étaient dans ce pays. Râ-Horakhthy dit alors : en ce qui concerne les rebelles et les révoltés qui dans tout le pays ont été étripés, qu'on les jette vers le Sud ! – et ce furent les Nubiens (*K̄z̄š*) ; qu'on les envoie vers le Nord ! – et ce furent les Asiatiques (*'z̄mw*) ; qu'on les envoie vers l'ouest ! – et ce furent les Libyens (*T̄m̄h̄w*) ; qu'on les envoie vers l'est ! – et ce furent les Bédouins (*Š̄z̄sw*) [...].

Ce récit explique l'origine des différents groupes ethniques qui composaient l'ensemble des êtres humains. Dans l'idéologie pharaonique, depuis le début de son existence, l'univers ordonné était identifié avec l'Égypte, l'étranger, au contraire, l'était avec le chaos. L'Égypte correspondait donc au monde créé par le dieu démiurge, l'extérieur au monde incréé. Seuls les Égyptiens pouvaient être nommés *rmt̄* "les hommes", dans le sens d'êtres humains. Une prérogative du pharaon était la conservation de l'ordre universel, tel qu'il avait été établi par la divinité. Donc la *mâat*, l'ordre et l'équilibre universel, s'opposait à *isefet*, le désordre, état dont faisaient partie les pays étrangers.

Pour mieux saisir le sens de ce texte, il faut préciser qu'il sous-entend deux autres mythes liés au dieu soleil. Dans le premier, Râ, devenu vieux, subit la révolte du genre humain. Le dieu, par la main d'Horus, arrive à anéantir les rebelles qui menacent l'ordre universel. Le vieux dieu décide donc de se retirer et de déléguer sa royauté à Horus. Dans le second mythe, le dieu soleil, dans son voyage nocturne, traverse le ciel inférieur. Mais au

milieu de son parcours il rencontre le Mal et le Mauvais par excellence représentés par le serpent Apophis et par ses acolytes.

Une vision complètement différente de l'altérité nous est offerte par un second texte. Il s'agit d'un extrait du *Livre des portes*, une composition funéraire inscrite dans les tombeaux de certains rois des XIX^e et XX^e dynasties (XIII^e-XII^e siècles av. notre ère ; Hornung 1979-1980). Dans cette composition, est exposé le voyage nocturne du dieu soleil sur sa barque traversant le monde inférieur, l'au-delà. Ce voyage est articulé en douze sections, chacune correspondant à une heure de la nuit et dont une porte constitue le début, d'où le nom que la discipline a attribué à cette composition.

Dans la cinquième heure, un texte accompagné de sa partie iconographique rapporte le discours que le dieu Horus adresse au "troupeau du dieu Râ" ('wt R'), l'expression désignant les êtres vivants créés par le démiurge (pour le texte, Hornung 1979 : 176-181 ; pour la traduction, *Idem* 1980 : 135-136). Le point remarquable réside dans le fait que le troupeau du dieu Râ comprend non seulement les Égyptiens (*rmṯw* "les hommes"), mais également les trois ethnies étrangères qui constituent l'ensemble de l'humanité : les Asiatiques (*ʿzmw*), les Africains (*Nhsyw*) et les Libyens (*Ṭmḥw*). La suite du texte intègre positivement ces populations dans le système religieux égyptien : à chaque peuple est associé une divinité protectrice.

Le texte est aussi accompagné de sa partie iconographique où sont représentés les quatre peuples, chacun représenté par quatre individus (Fig. 2-4, représentation extraite de la tombe de Sethi I^{er} dans la Vallée des Rois). On remarque que chaque population est caractérisée à la fois de façon physique et culturelle. Physique dans le sens qu'elles se différencient par la couleur de la peau et les traits somatiques ; culturelle dans le sens qu'elles se différencient par leur vêtement. Les Égyptiens ont la peau de

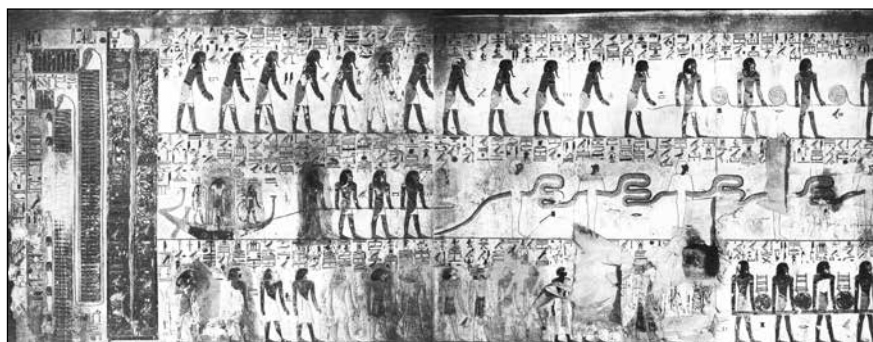


Fig. 2 – Tombe de Séthi I^{er} (KV 17) – Livre des portes (V^e heure).
Les ethnies du monde : registre inférieur. (Hornung 1999 : 98-99)

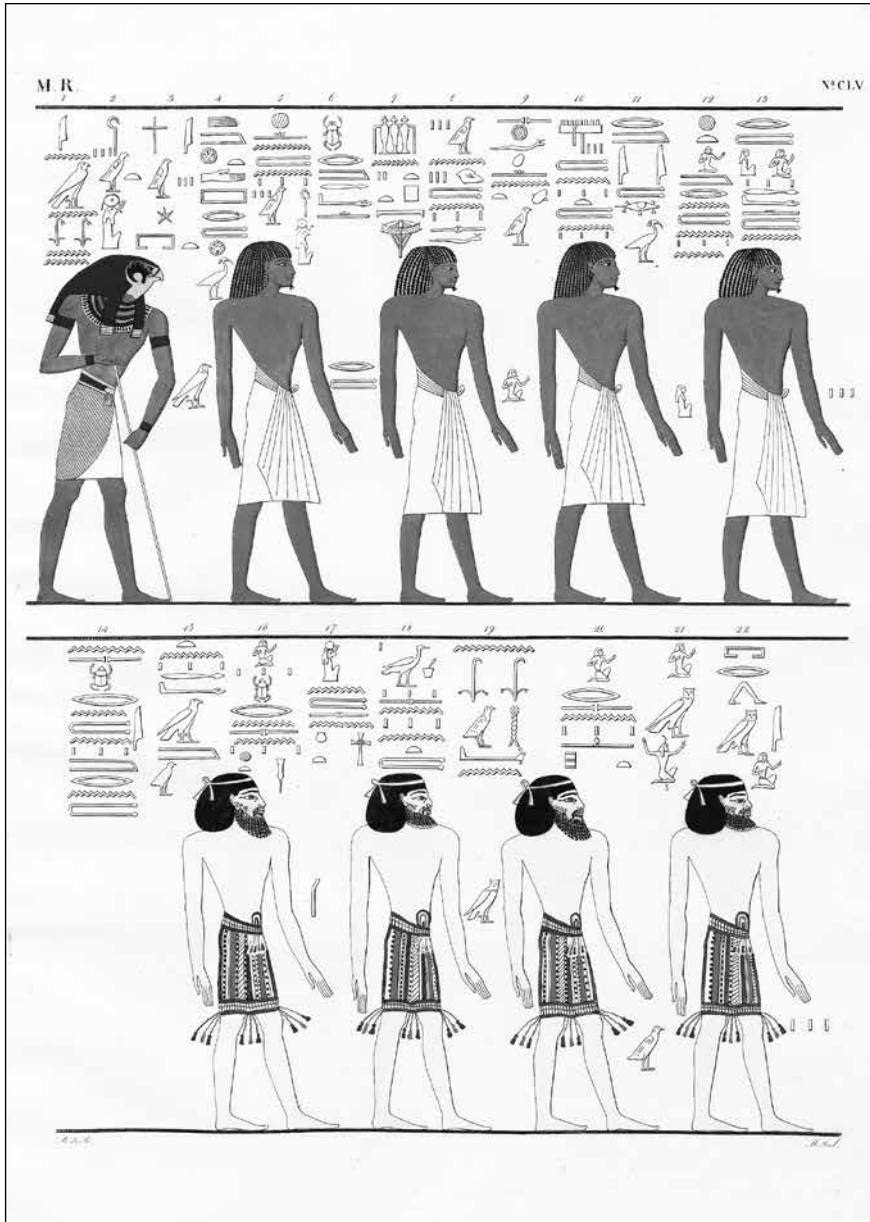


Fig. 3 – Tombe de Séthi I^{er} (KV 17) – détails des ethnies :
Égyptiens (registre supérieur), Asiatiques (registre inférieur).
D'après les reproductions de Rosellini (1832 : pl. CLV)

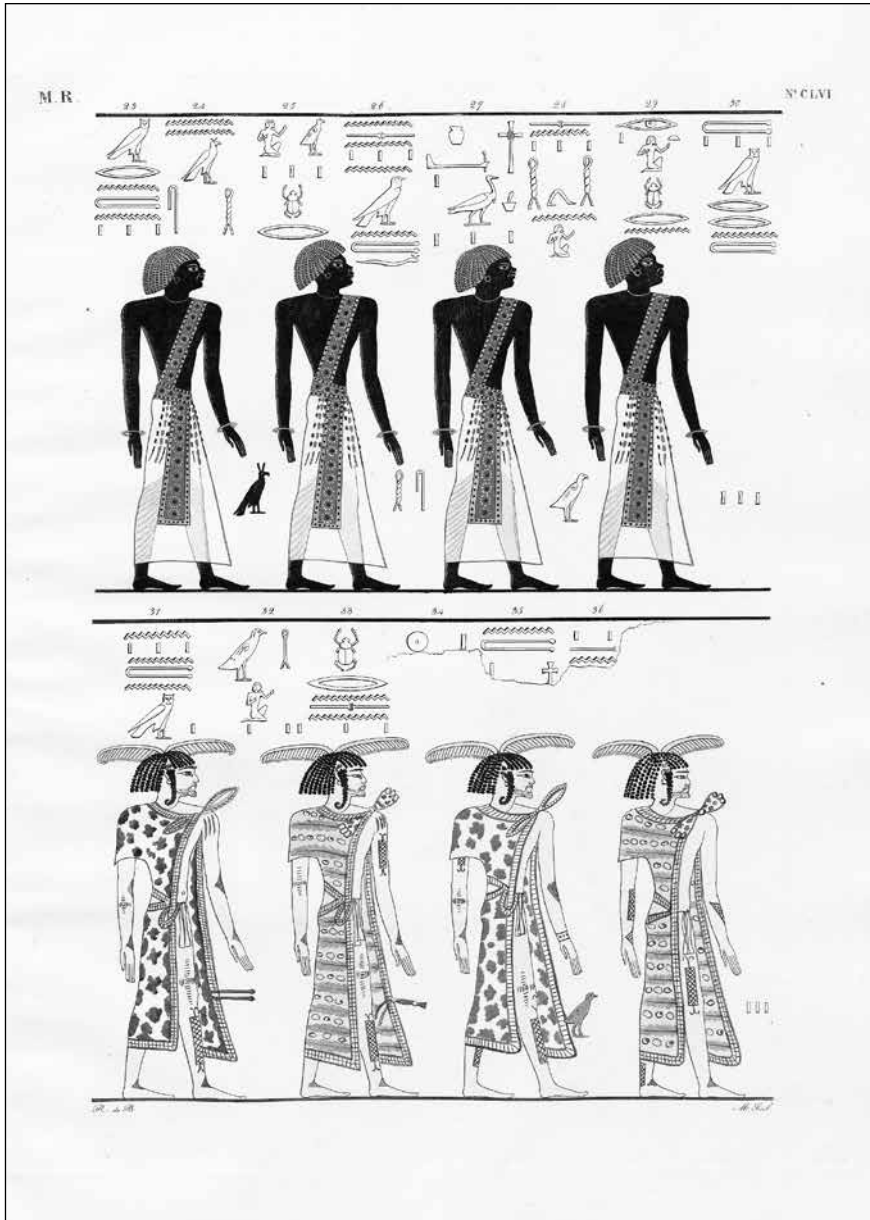


Fig. 4 – Tombe de Séthi I^{er} (KV 17) – détails des ethnies :
Africaines (registre supérieur), Libyens (registre inférieur).
D’après les reproductions de Rosellini (1832 : pl. CLVI)

couleur rouge, plus foncée que celle des Asiatiques, les Libyens sont d'une couleur plus jaune et les Nubiens noirs.

D'après cette représentation, on peut noter que les Égyptiens concevaient d'avoir une peau moins foncée que celle des Nubiens, mais d'une couleur plus prononcée que celle des Libyens et des Asiatiques. En Égypte la réalité ethnique était certainement beaucoup plus complexe, car son peuplement résultait d'un fort brassage de population.

Si l'on confronte les deux sources présentées ci-dessus, le texte du temple d'Edfou et le *Livre des portes*, on remarque une évidente différence dans la perception de l'étranger. À Edfou, l'étranger ne possède même pas le statut d'être humain, car il est imaginé comme un rebelle qui s'oppose au dieu démiurge et chassé pour cela hors des limites du pays par le dieu Horus. En revanche, dans le *Livre des portes*, les étrangers ne sont pas perçus comme des ennemis, mais comme des individus créés par le dieu Râ avec le même statut que les Égyptiens. Ils appartiennent à juste titre à la création divine.

Bien que le texte mythologique du temple d'Edfou soit plus récent que celui du *Livre des portes* – le premier date du II^e siècle av. notre ère, le second du XIII^e siècle –, le texte d'Edfou exprime une vision du monde traditionnelle qui remonte aux origines de l'époque pharaonique. L'Égypte est le monde créé et ordonné qui s'oppose au chaos et au désordre. Le second texte, au contraire, correspond à une vision plus ouverte et cosmopolite du monde. L'Égypte, confrontée depuis des siècles aux étrangers et aux grandes puissances internationales, se perçoit désormais comme une partie de cette réalité complexe. Cette nouvelle vision trouve sa première attestation littéraire à l'époque amarnienne, autour du XIV^e siècle av. notre ère, dans le grand hymne au dieu soleil gravé dans la tombe de Ay à Tell el-Amarna. Dans ce long texte poétique qui célèbre le dieu procurant la vie à toutes ses créatures, figurent parmi elles les peuples étrangers, Nubiens (les Africains) et Asiatiques compris (Assmann 1999 : 220 ; Grandet 1995 : 111, 146) :

[...] p3 ntr w' nn ky hr-hwzfqm3zk t3 n jbzk, jwzk w'z, m rmt mnmnt 'wt nb nty nb hr t3 smw hr rdwy nty m 'h hr p3w m dnhwzsn h3swt H3rw K3š t3 n Kmt djzk s nb r stšf [...] nsz w wpz w m mdwt qdzn m-mjtt jnmwzsn stnz stnz h3styw [...]

[...] Ô toi ce dieu unique, dont il n'y a pas de semblable, tu as façonné la terre dans ton cœur, solitaire, avec les humains, le bétail, les petits animaux, tout ce qui est sur terre et qui va sur des pattes, ce qui est en hauteur et vole de ses ailes, les contrées étrangères de Syrie et de Nubie, et la terre d'Égypte. Tu assignes à chacun sa juste position [...]. Leurs langues diffèrent par (leur) parler, et leur apparence de même ; leur couleur de peau est distincte car tu différencies les peuples étrangers [...].

3. NOTES EN GUISE DE CONCLUSION

Après cette brève présentation, on peut en tirer les notes conclusives suivantes. La civilisation égyptienne trouve en partie ses origines dans le berceau africain. Les preuves que sont à la fois sa culture matérielle et sa langue le montrent bien. Les Égyptiens, quant à eux, se considéraient uniques et donc différents des populations voisines, y compris des populations africaines. Quant au concept d'Afrique et d'Africain, il est utile de rappeler qu'il s'agit de concepts totalement anachroniques pour l'époque.

BIBLIOGRAPHIE

ADAMS R. L.

1993 *African-American Studies and the State of the Art*, in *Africana Studies: A Survey of Africa and the African Diaspora*, ed. M. Azevedo, Carolina Academic Press, Durham 1993, 25-45.

ASSMANN J.

1999 *Ägyptische Hymnen und Gebete* (Orbis Biblicus et Orientalis), Universitätsverlag Freiburg – Vandenhoeck & Ruprecht, Freiburg (Schweiz) – Göttingen 1999.

BERNAL M.

1987 *Black Athena: Afroasiatic Roots of Classical Civilization: The Fabrication of Ancient Greece*, Rutgers University Press, New Brunswick 1987.

1991 *Black Athena: Afroasiatic Roots of Classical Civilization, Volume II: The Archaeological and Documentary Evidence*, Rutgers University Press, New Brunswick 1991.

2006 *Black Athena: The Afroasiatic Roots of Classical Civilization, Volume III: The Linguistic Evidence*, Rutgers University Press, New Brunswick 2006.

CANEVA I.

2005 *The late prehistory of the Nile valley: the redemption of Africa*, "Tuba-ar" 8 (2005) 85-97.

CARTLEDGE P.

2010 *Martin Bernal et la fureur Black Athena*, in *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, ed. Fr.-X. Fauvelle-Aymar, J.-P. Chrétien, Cl.-H. Perrot, Éditions Karthala, Paris 2010, 47-64.

CERVELLÓ AUTUORI J.

1996 *Egipto y Africa: Origen de la civilización y la monarquía faraónicas en su contexto africano* (Aula Orientalis-Supplementa 13), Editorial AUSA, Barcelona 1996.

CONTARDI F.

2016 *The Emergence of Writing and the Construction of Cultural Memory in Egypt*, in *Envisioning the Past through Memories. How Memory Shaped Ancient Near Eastern Societies*, ed. D. Nadali (Cultural Memory and History in Antiquity 3), Bloomsbury, London 2016, 21-36.

DIOP CH. A.

1954 *Nations nègres et culture : de l'Antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Éditions africaines, Paris 1954.

1987 *L'Afrique noire pré-coloniale. Étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire, de l'antiquité à la formation des états modernes*, Présence africaine, Paris 1987.

DU BOIS W. E. B.

1947 *The World and Africa: An Inquiry into the Part which Africa Has Played in World History*, Viking Press, New York 1947.

EDFOU

VI É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, Institut français d'archéologie orientale, Le Caire 1931.

XIII É. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, Institut français d'archéologie orientale, Le Caire 1934.

EGBERTS A.

1987 *A note on the building history of the temple of Edfu*, "Revue d'Égyptologie" 38 (1987) 55-61.

ERMAN A.

1909 *Die ägyptische Religion*, G. Reimer, Berlin 1909.

FOLORUNSO C. A.

2003 *Views of Ancient Egypt from West African Perspective*, in *Ancient Egypt in Africa*, ed. D. O'Connor, A. Reid, UCL Press, London 2003, 77-92.

GRANDET P.

1995 *Hymnes de la religion d'Aton*, Éditions du Seuil, Paris 1995.

HORNUNG E.

1979-1980 *Das Buch von den Pforten des Jenseits nach den Versionen des Neuen Reiches* (Aegyptiaca Helvetica 7-8), Édition des Belles-Lettres, Basel 1979-1980.

1999 *Das Grab Sethos' I. Fotographiert von Harry Burton*, Artemis & Winkler, Düsseldorf – Zürich 1999.

JAMES G. G. M.

1954 *Stolen Legacy: Greek Philosophy is Stolen Egyptian Philosophy*, Philosophical Library, London 1954.

KURTH D.

2014 *Die Inschriften des Tempels von Edfu. Abteilung I. Übersetzungen 3*, Pe-We-Verlag, Gladbeck 2014.

LAM M.

1991 *Les migrations entre le Nil et le Senegal : les jalons de Yoro Dyâo*, "Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines" 21 (1991) 117-139.

MACDONALD K. C.

2003 *Cheikh Anta Diop and Ancient Egypt in Africa*, in *Ancient Egypt in Africa*, ed. D. O'Connor, A. Reid, UCL Press, London 2003, 93-105.

MIDANT-REYNES B.

2010 *L'Égypte prédynastique : terre de métissages*, in *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, ed. Fr.-X. Fauvelle-Aymar, J.-P. Chrétien, Cl.-H. Perrot, Éditions Karthala, Paris 2010, 153-170.

ROSELLINI I.

1832 *I monumenti dell' Egitto e della Nubia*, vol. 4,1, *Monumenti storici*, Pisa 1832.

ROTH A. M.

1995 *Building Bridges to Afrocentrism: A letter to my Egyptological Colleagues*, "Newletter of the American Research Center in Egypt" 167, 168 (1995) 1, 14-17 and 1, 12-15.

2001 *Afrocentrism*, in *The Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt* I, ed. D. B. Redford, Oxford University Press, Oxford 2001, 29-32.

TOURNEUX H.

2010 *L'argument linguistique chez Cheikh Anta Diop et ses disciples*, in *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, ed. Fr.-X. Fauvelle-Aymar, J.-P. Chrétien, Cl.-H. Perrot, Éditions Karthala, Paris 2010, 79-103.

VERNUS P.

2010 *Situation de l'égyptien dans les langues du monde*, in *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, ed. Fr.-X. Fauvelle-Aymar, J.-P. Chrétien, Cl.-H. Perrot, Éditions Karthala, Paris 2010, 171-212.

WALKER C. E.

2001 *We can't go Home again: An Argument about Afrocentrism*, Oxford University Press, New York 2001; trad. française avec postface : *L'impossible retour. À propos de l'afrocentrisme*, Karthala, Paris 2004.